

Objektyp: **Issue**

Zeitschrift: **Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande**

Band (Jahr): **96 (1960)**

Heft 30

PDF erstellt am: **29.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dieu Humanité Patrie

EDUCATEUR

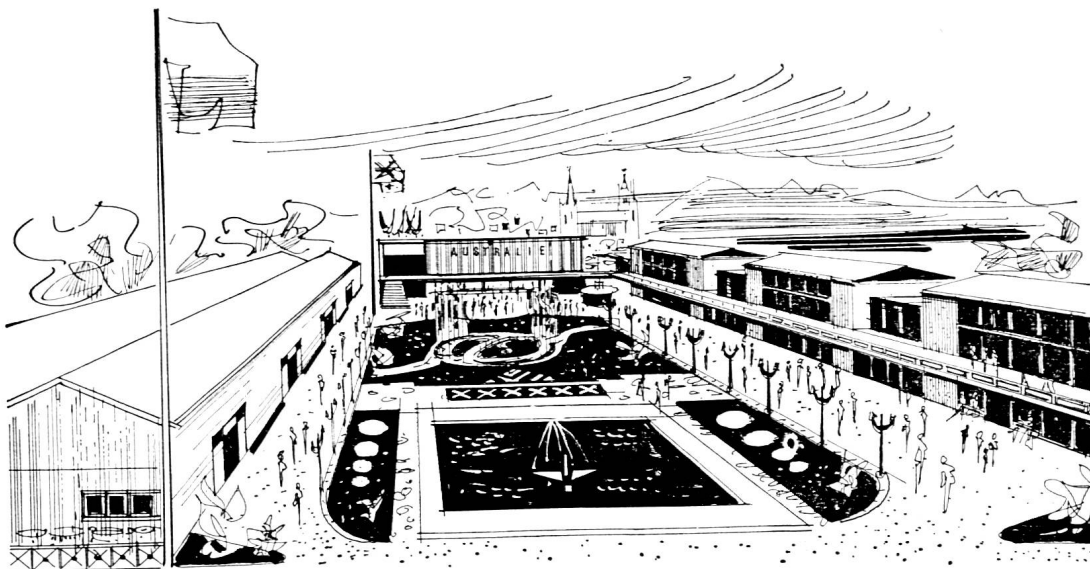
ET BULLETIN CORPORATIF

ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Rédacteurs responsables : Educateur, André CHABLOZ, Lausanne, Clochetons 9; Bulletin, G. WILLEMIN, Case postale 3, Genève-Cornavin.
Administration, abonnements et annonces : IMPRIMERIE CORBAZ S.A., Montreux, place du Marché 7, téléphone 6 27 98. Chèques postaux II b 379
PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL : SUISSE FR. 15.50 ; ÉTRANGER FR. 20.- • SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

FOIRE NATIONALE SUISSE

du 10 au 25 septembre 1960



Une leçon d'économie nationale : visite au Comptoir Suisse

(Billet collectif, 1 fr. par élève)

Partie pédagogique

VERS UNE ÉCOLE ROMANDE

UN PEU D'HISTOIRE

Les lecteurs de notre journal qui s'intéressent à la vie de la Société pédagogique romande ont appris, il y a quelque temps déjà, que les délégués SPR avaient décidé de mettre à l'étude, pour le Congrès de Bienne en 1962 la question de l'unification de l'école en Suisse romande. Le fait que le rapporteur général est déjà désigné, en la personne de notre collègue Jean-Pierre Rochat, maître primaire supérieur à Blonay et qu'il préside une commission d'étude constituée par des représentants de chacune de nos sections, montre bien que le comité central attache une importance particulière à l'examen de ce problème et à ses éventuelles solutions. D'aucuns prétendent que la question est prématurée, que les esprits ne sont pas préparés à envisager une suppression des frontières scolaires cantonales en terre romande, à quoi d'autres répondent qu'il faut précisément attirer l'attention sur les inconvénients qu'entraînent nos diversités et examiner la possibilité d'en diminuer la gravité. Pour rassurer les hésitants et amorcer l'étude envisagée à laquelle chacun se doit de participer, nous signalons que, en 1898, pour le Congrès qui se tenait cette année-là à... Bienne, l'un des deux sujets à l'ordre du jour se formulait ainsi :

Etablissement d'un programme minimum

pour les écoles primaires de la Suisse romande et, autant que possible,

unification des moyens d'enseignement.

A vrai dire la question ne paraît pas avoir passionné l'opinion pédagogique de l'époque, car seuls Genève et quatre synodes jurassiens (Courtellary, Delémont, Bienne et Porrentruy) présentèrent des rapports dont la synthèse incombait à M. Groscurin, de Genève, rapporteur général. Pour être peu nombreux, ces travaux n'en étaient pas moins de qualité ; l'un d'entre eux, celui de Courtellary, très documenté, examine les diverses législations cantonales pour relever la diversité dans la fréquentation scolaire (de 7 ans en Valais à 8 ou 9 ans dans les autres cantons), dans la fixation des vacances et l'octroi des dispenses d'été dans les campagnes, si bien que le total de la scolarité oscille entre 6000 heures en Valais et 12 700 heures à Genève. Quant aux effectifs, ils peuvent atteindre 70 élèves dans les cantons de Fribourg et de Berne, 50 dans ceux de Neuchâtel et de Vaud, 40 à Genève. Les programmes comportent sensiblement les mêmes branches, seule la répartition des matières diffère beaucoup, mais cette diversité ne paraît pas un obstacle aux rapporteurs qui insistent sur la valeur avant tout éducative de l'école.

« Ce n'est pas un des moindres phénomènes de notre époque si absorbée par la lutte ardente des intérêts matériels que de la voir accepter une conception qui heurte de front l'esprit d'utilitarisme pour proclamer sa foi dans la royauté des forces morales et intellectuelles » dit L. Groscurin et plus loin :

« L'enseignement primaire reste sur le terrain de la culture générale et tend à devenir indépendant des appropriations locales et des prévisions sur la carrière future de l'enfant. »

Puisque l'on songe surtout à une « culture générale »,

on pourra aisément établir un programme minimum adaptable partout.

« Car il faut lutter pour atténuer les dissemblances cantonales afin de venir en aide aux familles obligées par les conditions actuelles de travail à quitter un canton pour un autre où les enfants se trouvent en face d'un enseignement nouveau, d'un programme qui ne cadre plus avec les connaissances acquises, de manuels inconnus ; désorientés, ils sont réduits bien souvent, fussent-ils bien doués, à retourner dans une classe inférieure où ils prennent en dégoût la vie scolaire et d'où ils sortent avec une fâcheuse infériorité qui résulte des lacunes d'une éducation sans homogénéité. »

M. Pesson, rapporteur de Genève, pense que notre pays romand devrait avoir une culture plus uniforme puisque les éléments divers de sa population se mélangent de plus en plus.

C'est donc sans grande difficulté et presque sans discussion que l'assemblée adopte le programme minimum suivant qu'elle proposait à toutes les écoles primaires romandes, en le faisant précéder de quelques considérations générales :

« L'école primaire remplissant sa mission éducatrice en tendant à un développement général, et nos programmes romands présentant un fonds commun très étendu, il est utile et il est possible d'établir pour la Suisse romande un programme minimum donnant une interprétation des termes « instruction suffisante » contenus dans l'article 27 de la constitution fédérale* »

Ce programme minimum comprend :

a) Langue maternelle.

1. Lecture courante avec bonne accentuation ; compte rendu de morceaux écrits dans un style simple.

2. Connaissance et application exacte des règles grammaticales les plus importantes.

3. Rédactions correctes sur des sujets simples ; développement suffisant en matière de style épistolaire.

b) Arithmétiques.

Système métrique. Fractions. Pourcentage. Intérêts. Premiers éléments de comptabilité : factures, petits comptes, etc.

c) Géométrie.

Premiers éléments. Applications à l'évaluation des surfaces et des volumes qui se rencontrent habituellement dans la pratique.

d) Géographie et sciences naturelles.

Le lieu natal, le canton, la Suisse. Notions élémentaires de géographie générale et de sciences naturelles.

e) Histoire.

Histoire du canton, de la Suisse. Faits essentiels de l'histoire générale dans leur relation avec l'histoire nationale.

Quelques notions d'instruction civique sur la commune, le canton, la Confédération. Cet enseignement s'adresse aux élèves des classes supérieures.

f) Ecriture.

Ecriture anglaise bien lisible, et autant que possible courante et régulière.

g) Dessin**.

* Cet article contient l'alinéa suivant : Les cantons pourvoient à l'instruction primaire qui doit être suffisante.

** Il est intéressant de citer, à propos du dessin, le passage suivant du rapport : « Si nous passons au dessin, nous pensons que des polémiques aiguës et récentes démontrent qu'il serait imprudent, pour le moment, de parler d'unification... »

Représentation d'objets usuels. Décoration.

h) Branches réservées aux jeunes filles.

Travaux à l'aiguille. Notions d'économie domestique.
i) Chant.

Formation de la voix et de l'oreille. Connaissance de plusieurs chœurs constituant un répertoire populaire romand.

k) Gymnastique **, basée sur l'Ecole fédérale de gymnastique.

l) *Autant que les circonstances le permettent, ce programme minimum utilisera comme auxiliaire les travaux manuels.*

Reconnaissons que ce programme minimum était assez généreusement vague pour rallier sans peine toutes les opinions.

* * *

Quant à l'unification des moyens d'enseignement, elle paraissait si hautement désirable qu'elle ne suscita de discussions qu'au sujet du livre de lecture commun à l'élaboration duquel s'opposait avec conviction l'inspecteur fribourgeois Oberson. Vaud, Genève et Neuchâtel venaient d'être pourvus du manuel-atlas de W. Rosier qui rencontrait partout un accueil si favorable qu'on désirait étendre l'expérience à d'autres branches. « Pourquoi ce qui a pleinement réussi pour la géographie ne pourrait-il pas réussir pour la lecture ? » disait Ernest Savary, instituteur lausannois. On avait aussi des arguments de bon sens qui n'ont pas perdu de leur valeur encore aujourd'hui.

« Peut-il être question d'une conception cantonale de l'enseignement de l'arithmétique, de la géométrie, de la syntaxe, etc ? Devrons-nous toujours à ce sujet tenter des interprétations locales d'une diversité sans limites ? » déclarait le rapporteur Grosgrain qui ajoutait :

« A voir la diversité de nos manuels, on pourrait croire que les sujets traités, que les méthodes d'enseignement présentent bien peu de fixité et de bases solides. »

On sut tout naturellement faire valoir aussi les raisons économiques. Quant à l'argument spirituel, il s'exprime en tout et pour tout par cette constatation : « Sous l'action des affinités qui se libèrent de leurs entraves, il y a bien comme une âme romande qui groupe des éléments épars pour mieux puiser en elle-même ce dont elle peut grandir la conscience nationale. »

Voici les conclusions qui furent admises à l'unanimité :

L'unification des moyens d'enseignement généraux (tableaux, collections, matériel didactique) et individuels (manuels) est désirable au point de vue du perfectionnement et de la diffusion des méthodes, ainsi qu'au point de vue économique.

Cette unification est possible :

1) pour la lecture, 2) la grammaire, 3) l'arithmétique et la géométrie, 4) la géographie de la Suisse et générale, 5) l'histoire de la Suisse, 6) l'écriture, 7) le chant.

* * *

On sait ce qu'il est advenu de ces suggestions et de ces vœux : rien n'a changé puisque, sauf erreur, seul le livre de géographie de la Suisse est utilisé dans

** Au cours de la discussion, l'inspecteur scolaire Oberson, de Bulle, déclara : « ... Cet enseignement (dans les classes supérieures) doit prendre plus ou moins le caractère d'une préparation à l'école de recrues. »

cinq cantons romands ; or a même créé une écriture cantonale. Plus graves encore que la diversité des moyens d'enseignement subsistent les divergences législatives qui suscitent aux familles qui se déplacent de canton à canton les difficultés le plus souvent insurmontables. Au moment où l'école secondaire prend l'importance que l'on sait et où l'on procède un peu partout à des réformes de sa structure, personne n'a songé à essayer d'examiner la possibilité d'une entente romande. On s'ignore absolument à quelques dizaines de kilomètres de distance. Espérons que l'étude entreprise par la Société pédagogique romande contribuera à changer ce déplorable état d'esprit.

A. Chabloz.

MONIQUE ET LES LACUSTRES

Monique, qu'on cite en exemple à son frère, Monique, si bonne élève, n'est pas contente, pas contente du tout. Elle vient de lire dans le journal un article qui dit, avec preuves à l'appui, que les Lacustres ça n'a jamais existé.

— Papa... Lis ! Les Lacustres... C'est de l'invention pure et simple.

Et dire qu'on s'est donné tant de peine pour nous apprendre la vie de ces gens-là ! Je revois ma maîtresse de troisième, et son plaisir à nous faire revivre cette époque. Cette époque ?

— C'est la vie, Monique ! La vérité est faite d'un tissu d'illusions perdues. C'est ainsi qu'on devient un esprit lucide !

Monique, qu'on dit un peu bas-bleu, ne bondit pas d'enthousiasme. Elle hausse les épaules.

— Alors, à quoi sert d'apprendre ! Un jour vient et l'on vous déclare : « Ce n'est pas vrai, ce n'est qu'une légende. Les choses ne se sont pas passées comme on vous l'a dit. » Vous vous êtes bien attachés à certains faits, à certains personnages, et le Monsieur-A-Qui-On-Ne-La-Fait-Pas s'approche et ricane : « Les Lacustres, mais, ma chère, tout le monde sait que c'est de la frime ! »

A sept ans, déjà, c'était le Père Noël. Il y avait les petits malins qui pouffaient en se poussant du coude quand vous passiez :

— La Monique... elle y croit encore !

On a su un jour que les parents vous trompaient. Il a fallu dire adieu au Père Noël.

— Il y a de si jolis mensonges, dit papa.

— Bien sûr, dit Monique. Il y a eu encore Guillaume Tell. A l'école du dimanche, Adam et Eve. Pour nous consoler, on nous a dit : « Le serpent, la pomme, les arbres chargés de fruits, ce sont des images. » Mais j'aimerais mieux les images, les bonnes images de mon livre d'histoire biblique.

— C'est ainsi que l'on dit adieu à son enfance, Monique. Les images de ton livre, comme celles de ton imagination, restent jolies dans le souvenir et ta croyance naïve de jadis leur donne aujourd'hui un charme de plus.

— Peut-être, dit Monique. Peut-être. Mais les Lacustres, papa ! Tout de même ! Que va-t-on encore nous ôter ?

— Les participes passés, non ?

— Là, hélas ! pas de risques...

Monique reste songeuse. A petits pas, elle regagne sa chambre.

Bas-bleu, Monique ? Qui donc l'affirmait ? Quand, une heure plus tard, maman frappe à la porte de sa chambre, Monique, sur le plancher vautrée, joue à la poupée.

Georges Annen.

DU NOUVEAU DANS LA QUESTION DE LA LANGUE INTERNATIONALE

Il y a près de trois siècles que les savants se préoccupent de trouver un successeur au latin classique, lequel est devenu insuffisant pour exprimer nos conceptions modernes, et jouer à nouveau son rôle de langue auxiliaire entre les nations.

C'est en effet en 1629 que Descartes, dans une lettre adressée à son ami Mersenne, proposa de créer de toutes pièces un idiome sans exceptions et « dans lequel un esprit vulgaire puisse en moins de six heures comprendre et s'exprimer sans l'aide d'un dictionnaire ».

Il fallut attendre près de deux siècles pour voir se réaliser, pour la première fois, le vœu de Descartes. En 1817, le Français Sudre, professeur à Sorèze, eut l'idée à la fois ingénieuse et bizarre de construire une langue en combinant uniquement les sept notes de la gamme, en partant de cette idée que la musique est universellement connue. En **solrésol** — car tel était le nom de cette langue — Dieu se disait par exemple **domisol**. Et comme les contraires se fabriquaient en retournant la combinaison, **solmido** devait signifier... Satan ! Langue monotone et enfantine, le **solrésol** n'entra jamais dans la pratique, malgré les encouragements officiels.

Il fut suivi de 600 à 700 autres systèmes qui eurent des succès très différents et dont nous ne parlerons pas ici, notre propos étant simplement d'informer les lecteurs de « l'Educateur » de l'extension actuelle, dans le domaine scientifique, d'une langue mise au point il y a à peine une dizaine d'années par l'IALA, ou **International Auxiliary Language Association**. Créée vers 1924, sur l'initiative d'une femme, Mrs Morris-Vanderbilt, l'IALA a travaillé plus d'un quart de siècle à l'élaboration scientifique d'une langue auxiliaire neutre, grâce à l'appui financier d'Américains, en particulier de la fondation Rockefeller. Elle commença par faire des expériences dans les écoles de plusieurs pays afin de déterminer l'aptitude des enfants à apprendre et à parler des langues auxiliaires.

On se souvient sans doute encore, dans le corps enseignant de Genève, des « tests » qui furent entrepris il y a 25 ans dans les écoles de cette ville à ce propos, et les maîtres qui y ont participé se sont probablement demandé ce qu'était devenue l'entreprise qui en avait pris l'initiative.

Les résultats ? Les voici en quelques mots.

Le dictionnaire de base et la grammaire de la langue élaborée ont été publiés en 1951 à New York. La langue a reçu le nom de **interlingua**, mais ses dirigeants s'interdisent de constituer un mouvement spectaculaire avec drapeaux et... polémiques contre d'autres mouvements similaires plus anciens. Ils ne veulent qu'introduire l'usage pratique de la langue dans les relations internationales, surtout dans les milieux scientifiques. Et là, il faut reconnaître qu'ils ont obtenu des résultats sensationnels.

Dès 1953, le Science Service, le Reuter des nouvelles scientifiques, adoptait l'interlingua à côté de l'anglais pour la diffusion de toutes sortes de découvertes scientifiques dans le monde. Peu à peu, les revues scientifiques, surtout médicales, se mettaient à publier des résumés en interlingua de tous leurs articles ; aujourd'hui, ces revues sont au nombre de vingt-cinq.

Les résultats de cette diffusion d'un nouveau genre furent tels que la revue médicale la plus répandue dans le monde, le « Journal des médecins américains », au tirage de 200 000 exemplaires, vient de se mettre à

publier, chaque semaine, en interlingua, un résumé de tous ses articles.

En somme, l'interlingua est devenue en cinq ou six ans la seconde langue des savants américains.

Plus de dix congrès médicaux ont utilisé la langue d'IALA comme langue officielle à côté de l'anglais et du français, et celui d'endocrinologie qui se tient présentement à Copenhague (4000 participants) a adopté l'interlingua pour toutes ses communications résumées. Les premiers adeptes de la langue semblent pris de court et n'ont pas encore eu le temps de composer les dictionnaires nationaux. Cela du reste n'a pas d'importance, puisque l'interlingua se comprend à première vue par toute personne un peu instruite, à la lecture ou à l'audition.

Dans les autres domaines, la langue commence aussi à éveiller un grand intérêt, dans les milieux ecclésiastiques par exemple, car l'interlingua étant fort proche du latin, on y voit comme une sorte de latin populaire simplifié et modernisé.

Aux puristes qui seraient choqué par cette « simplification », nous ferons remarquer que l'interlingua a été élaborée par des linguistes de profession, des philologues qui connaissent suffisamment la science et l'histoire du langage pour éviter toute erreur de goût ou de jugement. Voici pour finir un exemple de la langue :

Le prime idea que veni a un spirito cultivate es recurrer al latino classic le qual, durante le tote mediovo, ha jam ludite le rolo de lingua secunde. Ma hodie le linguas national ha prendite un tal importantia que le latino ha perdite quasi omne su positiones. Usque un puncto que recentemente on citava como extra ordinari le facto que latinistas habeva « probate » discurrer in latino in un congresso international ! On questiona se allora como latino poterea esser utilisate per istes qui nunquam ha apprendite lo e qui constitue le enorme majoritate.

R. H. B.

UNE NOUVELLE CARTE EN RELIEF DE LA SUISSE

Les Editions géographiques Kümmerly & Frey viennent de publier une nouvelle carte de la Suisse, à l'échelle 1 : 500 000, où la technique du relief atteint la plus haute perfection. Son champ dépasse les frontières fédérales et s'étend, au nord jusqu'à Fribourg-en-Brisgau, au sud jusqu'à Milan.

Imprimée en 12 couleurs, dont 6 sont exclusivement réservées à faire ressortir la topographie, les trois grandes régions de notre pays : Jura — Plateau — Alpes, s'y trouvent différenciées de façon saisissante.

L'éclairage nord-ouest, bien qu'il contredise aux lois de la nature, n'en constitue pas moins pour l'œil l'éclairage idéal, celui qui confère à la carte le relief le mieux marqué.

La plastique colorée, appliquée déjà il y a près d'un siècle par Kümmerly, et connue dans le monde entier sous la dénomination de « manière suisse », trouve ici un aboutissement éclatant.

La nomenclature mérite une mention particulière. Les rédacteurs ont réussi à retenir l'essentiel, tout en évitant de mettre en péril, par des indications trop nombreuses, la beauté de l'image topographique. Grâce à un caractère moderne et simple, la carte est d'une lecture très aisée, même pour une vue moyenne. Du point de vue de la technique d'impression, la nouvelle carte peut passer pour une réussite exceptionnelle. L'accord subtil des tons utilisés témoigne d'une grande expérience dans un domaine très délicat et satisfera l'exigence esthétique des plus difficiles.

Prix : Fr. 2.30, toile Fr. 6.30.

suivi le mouvement intime de son émotion que construit froidement son texte. Visiblement, son souci est moins de tracer un portrait que d'accrocher le cœur du lecteur, d'où la gradation qui apparaît :

- Cadre.
- Portrait physique.
- Souffrance physique.
- Logis misérable (alinéa de transition).
- Solitude de la vieille.
- Souffrance morale : a) de la vieille ; b) de tous les vieux oubliés.

L'émotion du lecteur, éveillée d'emblée par un effet visuel de contraste, est entretenue, amplifiée, et portée à son comble par le grand plaidoyer final pour tous les vieux abandonnés. C'est un bel exemple de tour oratoire.

7. Troisième lecture, à haute voix.

8. Le style

Essayons de qualifier l'allure générale de ce style par des adjectifs. Choisissez : chaleureux — fleuri — imagé — plaisant — pompeux — mutin — pédant — scientifique — froid — vibrant — précis — alerte — passionné — poignant.

C'est un style vibrant, poignant même.

Comment l'auteur s'y prend-il pour nous faire vibrer, c'est-à-dire nous mettre à l'unisson de son émotion ? (comparer avec un verre de cristal vibrant sous l'influence d'un son d'égal fréquence). Par l'abondance des interrogatives et des exclamatives. Ses questions : où allait-elle ? quand y serait-elle ?... nous invitent en effet à répondre, donc à réfléchir, à partager ses propres réflexions. A la fin même, par l'emploi de la première personne du pluriel, il nous associe directement à ses propres pensées.

Quant aux exclamations : Oh ! la misère..., etc., ce sont comme des piqûres qui nous poignent (poigner = piquer) pour nous arracher à notre indifférence.

Notre émotion accrochée, il ne la lâche pas, il la travaille, la retourne comme le forgeron le fer sur l'enclume. D'où ces répétitions : sa jupe, son haillon de jupe. Une pensée là-dedans ! Une pensée ? Ce « sans » repris cinq fois, ce « pensons-nous » trois fois répété.

Un tel style accroche, indiscutablement. Mais gare aux abus : appliqué à un sujet qui ne le mérite pas, il sonnerait terriblement faux. Ce n'est que parce qu'on sent ici un parfait accord entre la pitié éprouvée par l'auteur et les mots qu'il emploie que le texte atteint son but. Il ne serait sans cela que détestable grandiloquence.

9. L'auteur

C'est le moment d'en parler. Quelques mots sur sa vie, sur la détresse morale où il tomba lui-même vers la fin de ses jours, sur son œuvre axée toujours sur l'homme avec ses joies, ses passions, ses douleurs. Bref commentaire de son style précis, vivant, réaliste, dont ce morceau est un magnifique échantillon. Promettre pour finir la lecture d'un des beaux contes qu'il a écrits.

c) **L'art des transitions** (élèves entraînés seulement). Entre le premier et le deuxième paragraphe, il s'agit de passer de l'individu au métier lui-même. Quelle est la phrase de transition ? Une bonne transition est un pont qui d'une part s'appuie sur ce qui précède, d'autre part amorce la suite. N'est-ce pas remarquablement le cas de la phrase : Ce travail n'est qu'une partie, très infime, du travail des champs ?

Chercher de même la transition entre le deuxième et le troisième alinéa : Leur venue ... soins.

Quelquefois, lorsqu'un tournant important s'annonce dans un exposé, c'est tout un alinéa qui sert ainsi de pont. N'est-ce pas le cas ici, entre la partie du texte qui traite du métier et celle qui parle de la patience ? (troisième alinéa).

7. Application à la composition

Après une brève récapitulation portant sur les trois aspects particulièrement intéressants de ce texte :

- a) sa construction allant du particulier au général ;
 - b) la précision des attitudes de l'individu observé ;
 - c) le vocabulaire spécialisé du métier,
- le maître pourra proposer l'un des sujets suivants, à traiter conformément au modèle :

L'infirmière — le mécanicien de garage — le technicien radio — le vigneron — le vacher — ou tout autre métier — et enfin : la mère — l'instituteur.

Suivant la composition de la classe, il sera peut-être avantageux de bâtir ensemble l'un de ces travaux, après recherche collective d'idées et de vocabulaire. Ce n'est qu'ensuite que l'élève traitera le métier de son choix, si possible après enquête personnelle auprès d'un travailleur du voisinage.

Blonay, juin 1960.

J.-P. Rochat.

Une partie de quilles

(page 264)

Ce texte convient particulièrement à l'apprentissage du genre **scène**. Il se prête à une analyse facile et offre l'occasion d'un exercice d'imitation à la fois attrayant et fécond, bien à la portée des élèves de douze ans et plus, même peu doués.

Se penchant sur le feuillage, Kobus découvrit devant la maisonnette, dont la grande toiture descendait sur le verger à deux ou trois pieds du sol, tandis que la façade blanche était tapissée d'un magnifique cep de vigne, il découvrit ses camarades en manches de chemise, leurs habits jetés sur les haies, en train d'abattre des quilles.

Le gros Hân se tenait solidement établi, la boule sous le nez, la face pourpre, les yeux à fleur de tête, les lèvres serrées et ses trois cheveux droits sur la nuque comme des baguettes : il visait ! Schulz et le vieux secrétaire regardaient à demi courbés, abaissaient l'épaule et se balançaient, les mains croisées sur le dos.

Enfin, Hân, après avoir bien calculé, laissa descendre son gros bras en demi-cercle, et la boule partit en décrivant une courbe imposante. Presque aussitôt de grands cris s'élevèrent. « Cinq ! » et Schulz se baissa pour ramasser une boule, tandis que le secrétaire prenait Hân par le bras et lui parlait, levant le doigt d'un geste rapide, sans doute pour lui démontrer une faute qu'il avait commise. Mais Hân ne l'écoutait pas et regardait vers les quilles ; puis il alla se rasseoir au bout du banc sous la charaille transparente, et remplit son verre gravement. L'aubergiste, le dos courbé comme un furet, arriva en trotinant ; et dans le même instant, Kobus lançait sa boule avec tant de force, qu'elle tombait comme une bombe de l'autre côté du jeu, dans le verger de la poste aux chevaux. Je vous laisse à penser la joie des autres ; ils se balançaient sur leurs bancs, les jambes à l'air, et riaient tellement, que Hân dut ouvrir plusieurs boutons de sa culotte pour ne pas étouffer.

*Erickmann-Chatrian.
L'Ami Fritz.*

PREMIERE LEÇON : LECTURE, COMPREHENSION, EVOCATION

1. **Lecture silencieuse**, éventuellement à domicile.

2. **Contrôle de la compréhension et évocation**

— Qui sont les personnages dont on parle ici ?

— Quel âge leur donnez-vous ?

— A quoi s'amusaient-ils ? (S'assurer ici que tous les élèves connaissent ce jeu, ce qui n'est pas certain).

— Cette partie de quilles se passe-t-elle en ville ou à la campagne ?

le sens actif comme ici, plus guère employé, signifiant piquer, et le sens neutre, commencer à pousser ou à paraître, comme dans le jour point. Rappeler le vieux proverbe : Oignez vilain, il vous oindra.

5. Construction du morceau

1. Un jardinier au travail.

2. Les divers travaux du métier.

3. Qualité nécessaire au jardinier.

4. La leçon morale qu'il nous donne : savoir être patient.

Montrer comment ce texte procède du particulier au général : au premier alinéa, on présente un jardinier déterminé, mais sa personnalité s'estompe très vite, l'intérêt portant sur ses actions seules. Au deuxième, l'individu disparaît complètement, les travaux du métier ont toute la place. Au troisième, ces travaux même s'effacent ; ne subsiste plus que la qualité morale qui en est le moteur. Enfin, la vocation même de l'homme de la terre n'est plus que le prétexte à une leçon de vertu qui, par delà le métier, s'adresse à l'humanité.

Et la forme s'adapte à l'idée. Considérons les verbes et leurs sujets : au premier alinéa, verbes à une forme personnelle, sujet il..., il..., mis d'abord pour ce paysan, puis pour l'homme. Au deuxième, après l'impersonnel, il a fallu une douzaine d'infinitifs. Le sujet a disparu, seule compte l'action. Le troisième est l'apanage des on, il faut, c'est. Et enfin, dans la dernière phrase, le nous recouvre l'espèce humaine entière...

C'est donc le métier et sa valeur morale que l'auteur a entendu traiter. Qu'en eût-il été si le titre avait été : Un jardinier ? (Insister sur cette différence capitale.)

6. Etude de détail

a) Dans le premier alinéa, relever la précision des actions, précision technique, un peu froide. Un peu de chaleur est introduite par la phrase sur les menues feuilles, avec ses quatre adjectifs expressifs : menues..., dolentes..., fané et défilant.

Proposer d'imiter ce paragraphe en commençant de même : Je regardais cette infirmière... ou ce mécanicien... ou ce maçon, cette couturière, etc. Un alinéa, pas plus, mais riche en verbes précis, en attitudes caractéristiques du métier choisi, sans oublier la phrase plus chaleureuse sur l'objet des soins (malade, moteur, etc.).

b) **Le vocabulaire du métier** : chaque métier dispose d'un certain nombre de termes propres. Relevons ceux du métier de jardinier : verbes d'abord, comme défricher, biner, sarcler, etc. - noms ensuite, comme bêche, épouvantail, loches, etc.

Essayons d'établir aussi un vocabulaire spécialisé pour les quelques métiers dont nous avons parlé plus haut. Exercice intéressant, susceptible naturellement d'être développé dans la prochaine leçon de vocabulaire.

MARCHE A SUIVRE

1. Lecture silencieuse

Informé qu'on va lui demander tout à l'heure de faire le compte rendu de sa lecture, l'élève est invité à prendre quelques notes (l'idée générale de chaque alinéa, par exemple, ou un bref résumé, ou simplement encore quelques mots-clés ici et là) qu'il pourra ensuite consulter en parlant. Ce mode de travailler, crayon en main, est un des moyens « d'apprendre à apprendre » qu'on ne saurait trop recommander aux grands élèves.

Temps accordé : 10 minutes environ.

2. **Compte rendu**, par quelques élèves. Quelques autres, éventuellement, lisent simplement leurs notes.

3. Lecture à haute voix

4. Explication des mots

Ses petits semis : expliquer, puis chercher d'autres noms dans lesquels le suffixe **is** indique une répétition de mouvements menus : un frot-tis, un clapotis, un éboulis, du hachis, un gazouillis, etc.

Sa brindille : même exercice avec le diminutif **ille** : coquille, faucille, flottille, escadrille, mantille, pastille, etc.

Dolent : qui souffre et se plaint, qui exprime la douleur. Trouver l'antonyme, plus connu. Qu'est-ce qui peut être dolent : une voix, une figure, des yeux, une démarche... Et indolent ? Mots construits sur le radical **dol** : indolore, endolori, faire ses doléances, présenter ses condoléances, et **dol** lui-même.

Défaillant : trouver l'infinif, le faire conjuguer aux rares formes encore utilisées. Double sens du verbe : a) tomber en pâmoison ; b) faire défaut, manquer à l'appel (il y a trois défaillants).

La planche : syn. le carré, et pas le carreau. Distinguer de **plate-bande**, qui court autour du jardin.

Au préalable : à l'avance, auparavant (au par avant, à distinguer de un paravent).

Biner : ameubler la terre ; une binette. Distinguer de **sarcler** : couper les mauvaises herbes ; un sarcloir, et non pas un racloir, ni racler.

Loche : grosse limace grise.

Minutieux : chercher les synonymes, puis les ranger en ordre croissant : consciencieux, soigneux, pointilleux, scrupuleux, minutieux, méticuleux.

Peu d'états : expliquer, puis trouver les synonymes plus courants : emploi, métier, profession, condition, vocation. En distinguer les nuances.

La maturation : verbe correspondant ? puis adjectif prématuré. Différence entre **maturation** et **maturité** ? (id. fécondation - fécondité, etc.).

Qui vous poignent : trouver l'infinif. En distinguer les deux sens :

- Quels détails le prouvent ?
- Ce jeu de quilles est-il un jeu ordinaire, à planche-glissoire ?
- Lequel de ces messieurs est mis en vedette ici ?
- Comment vous le représentez-vous : gros, petit, vieux, jeune, teint, nuqué, etc. ? Faire trouver le plus de détails possible, toujours de mémoire, ce qui est facile à condition que les élèves aient été avertis à l'avance.
- Questions analogues pour Kobus et les personnages secondaires.

3. Deuxième lecture silencieuse,

après avoir averti les élèves que plusieurs d'entre eux seront ensuite appelés à mimer la scène.

4. Jeu mimé

Gros succès, surtout si l'on dispose d'un joufflu jovial pour incarner le gros Hâan.

C'est à ce moment qu'il convient d'introduire le concept de **scène** ; une scène, en composition, est en effet précisément ce que les élèves viennent de lire et de jouer : **un ou plusieurs personnages agissant dans un cadre donné**. Faire trouver quelques sujets de scène tirés de la vie courante : Dispute à la récréation — Une partie de « nius » — Salle d'attente un dimanche soir — Gosses à la caisse à sable — Essayage dans un grand magasin — etc.

5. Pour terminer cette première leçon, plusieurs **lectures à haute voix**, avec toute l'expression possible.

DEUXIÈME LEÇON : ANALYSE DU TEXTE

Après un bref rappel de ce que l'on appelle une scène, on pourra commencer l'analyse proprement dite du texte, que nous envisagerons cette fois sous deux aspects bien définis : 1) Sa construction, avec la progression ascendante de l'intérêt. 2) Sa richesse en détails descriptifs.

I. Construction du morceau

Quatre parties bien nettes correspondant aux quatre alinéas :

- a) Kobus aperçoit les joueurs.
- b) Hâan vise.
- c) Hâan joue.
- d) Kobus joue et manque.

D'emblée se dégage l'impression d'un texte clair et bien aéré. Re-marquons aussi la symétrie à l'intérieur de chaque alinéa, chacun subdivisé en deux :

1a :	decor	1b :	personnages divers
2a :	un personnage en gros plan	2b :	personnages secondaires
3a :	idem	3b :	idem
4a :	idem	4b :	idem

Cette alternance quasi mécanique donne une impression de solidité bien à l'image des robustes joueurs, mais pourrait vite devenir lassante. Heureusement, il y a plus. Remarquons en effet la progression typique de l'intérêt :

1er alinéa : Vue d'ensemble, cadre. Intérêt très moyen.

2e alinéa : Un joueur vise, les autres regardent, rien ne bouge. Scène purement statique. Pourtant l'intérêt est allumé déjà par les détails piquants sur l'homme qui vise.

3e alinéa : L'homme joue ; tout le tableau s'anime soudain, comme au cinéma lorsque le film arrêté sur une image se remet brusquement en marche : le bras descend, la boule part, Schulz se baisse, le secrétaire lève le bras... Comme le cinéma est plus intéressant que la projection fixe, ce troisième alinéa l'est aussi plus que le précédent.

4e alinéa : Hâan pourtant n'a rien accompli d'extraordinaire : un coup moyen, suivi de commentaires sans passion. Un autre joueur entre maintenant en scène, mais pas un joueur ordinaire, un maladroit grotesque qui déclenche une explosion de rires. D'animée, la scène devient hilarante. Un dernier détail pittoresque — ô oh combien — vient couronner cette montée en flèche de l'intérêt.

Tout l'art de la scène n'est-il pas dans cette manière habile de disposer en ordre croissant ses effets. L'auteur aurait pu commenter sa description par la mésaventure de Kôbus, car après lui, évidemment, d'autres joueurs sont venus qu'il aurait pu décrire ensuite. Son mérite est précisément d'avoir su choisir parmi tous ces joueurs les plus typiques et les présenter dans un ordre déterminé par l'effet recherché. N'est-ce pas d'ailleurs — ceci dit pour les plus grands élèves — ainsi que procède le réalisateur d'un film dans l'opération qu'on nomme découpage.

II. Les détails descriptifs

Faisons l'inventaire de tous les détails descriptifs (ou détails pittoresques) qui, bien qu'inutiles à la compréhension du texte, y ajoutent la couleur, la vie. Ces détails qui émaillent les phrases, en général encadrés de virgules, se rapportent aux vêtements des personnages, à une attitude, une expression de physionomie, un geste caractéristique, que sais-je encore. Enumérons-les.

« En manches de chemise — leurs habits jetés sur les haies — solidement établis — la boule sous le nez — la face pourpre — les yeux à fleur de tête — les lèvres serrées — ses trois cheveux droits sur la nuque — à demi courbés — les mains croisées sur le dos — en demi-cercle — levant le doigt d'un geste rapide — le dos courbé comme un furet (à expliquer et préciser) — en trotinant — les jambes en l'air — Hâan dut ouvrir plusieurs boutons de sa culotte... »

L'expérience montre que c'est le plus souvent cette carence en détails

Le jardinier

(page 313)

Je regardais ce paysan repiquer ses petits semis. De place en place, dans la terre, suivant son cordeau bien tiré, il faisait du doigt un petit trou. Il y installait sa brindille, rabattait la terre autour d'elle, aménageant une légère cuvette pour que l'arrosage ne se perdît point. Un brin après l'autre, il avançait, maintenait sa ligne bien droite. Les menues feuilles, à chaque pied, dolentes de l'opération, avaient un air fané et défaillant. La planche était longue. Elle fut toute plantée en une matinée. Une fois son ouvrage achevé, l'homme alla remplir à la pompe un arrosoir, puis deux, puis quatre, une douzaine, pour donner à boire à ces minuscules verdure. Il recommença la cérémonie à la fin du jour. Puis il attaqua un nouveau semis, courbé en deux. C'est ainsi qu'il passe sa vie.

Ce travail n'est qu'une partie, très infime, du travail des champs. Au préalable, tout l'hiver, il a fallu défricher, labourer, herser, rompre les mottes à la bêche. Et demain, quand les mauvaises herbes s'y seront mises, biner, sarcler, gratter et regratter la terre, disposer les épouvantails contre les moineaux, enfoncer dans son monticule un piège pour attraper la taupe, et de jour en jour surveiller les agissements des limaces, loches, colimaçons, chenilles, vers blancs et autres bestioles ravageuses. Et observer qu'il ne fasse ni trop froid, ni trop chaud sur la plantation livrée à la terre. Si tout va bien, dans deux ou trois mois, nous aurons des pois, des carottes, des choux, des navets, et autres détrences précieuses. Leur venue au jour aura coûté beaucoup de soins.

L'on dit toujours « une patience d'ange », de quelqu'un qui fait avec soin ce qu'il a à faire de compliqué, de minutieux. C'est « une patience de jardinier » qu'il faudrait dire. Peu d'états en exigent autant que celui de l'homme de la terre.

La patience sert à beaucoup de choses dans la vie. Il en faut pour faire un bon horloger ; il en faut pour faire un bon mari, et, réciproquement, une bonne épouse.

On est patient, simplement, quand on sait attendre. C'est le plus grand mérite du paysan, qui attend tout le temps quelque chose de lent à venir : la pluie, le soleil, la germination de la graine, la maturation, l'heureuse récolte... Nous devrions tous nous pénétrer de son exemple et de sa merveilleuse égalité d'âme devant toutes les difficultés qui se présentent, les petits embêtements qui nous agacent, et les grandes misères qui nous poignent.

Emile Henriot.

En proposant l'étude de ce texte, j'ai pensé plus particulièrement aux maîtres OP, voire aux maîtresses ménagères. La manière dont est traité le métier de jardinier peut servir en effet de modèle pour la présentation d'un autre métier ; expérience faite, les grands élèves ont un réel intérêt à donner leur impression sur telle ou telle profession, lorsqu'ils disposent ainsi d'un fil conducteur.

— **Le métal éblouissant** : couleur ?... Quel est le mot technique qui signifie chauffé à blanc ? — Incandescent. — Dans incandescent, il y a la racine latine candor, qui signifie d'une blancheur éclatante. Que direz-vous d'un enfant dont la petite âme est restée blanche, sans tache ? — Il est candide, on aime sa candeur.

— **Portant un véritable coucher de soleil** : M. Landry non plus n'est pas un fourquet : il connaît son métier d'écrivain. Comment appelle-t-on le procédé de style qu'il emploie ici ? — Une image, une comparaison. — Vous plaît-elle, et pourquoi ? — Voyez-vous quelque part dans le texte une autre finesse de ce genre ? — ... comme un pot de café au lait.

— **La petite poche pèse cent kilos** : essayons de calculer sa contenance en litres. Que doit-on connaître ? — Où trouver ce renseignement ? — Calculons. De même pour celle d'une tonne.

Deuxième lecture, à haute voix (jusqu'à café au lait).

* * *

Conclusion (délicate, à ne pas rater) : le maître lit le dernier alinéa, s'arrête, commente.

Il y a une **grandeur**... Qu'est-ce qui fait la grandeur de ces métiers, d'après ce que nous avons lu ?

...que nous ignorons. Pourquoi les ignorons-nous ? — Est-ce parce qu'ils sont sales, et que les gens « bien » n'aiment pas trop se salir les mains ?

Que nous ignorons la **beauté**, la **dignité** de ces métiers, on le comprend encore, mais ne semble-t-il pas, d'après l'auteur, que ces ouvriers eux-mêmes ne réalisent pas la grandeur de leur travail, tout au moins pas les jeunes ? — Pour quelle raison un métier plaît-il, au début ? — Plaisir de découvrir du nouveau, satisfaction d'une bonne paie, sentiment de faire un travail d'adulte, que sais-je encore. Mais quand, avec les années, ces plaisirs du début s'émoussent, un métier lasse s'il n'apporte pas chaque jour en pâture à l'intelligence de la tête ou de la main un problème nouveau, une difficulté à vaincre. Le fondeur, le mouleur surtout n'est pas un travailleur à la chaîne, un robot vivant. C'est un **créateur**.

« Fondeur ? Mais c'est un **titre**. » — Un titre de noblesse, comme vous diriez un titre de champion. Être seul à réussir quelque chose de difficile, comme le vieux fondeur riche d'expérience, c'est un titre de champion. Un titre qui lui donne le droit de faire partie de l'**élite**, catégorie élite, des travailleurs de la main. Cela ne vaut-il pas un peu de poussière et d'argile sur les doigts ?

* * *

Bien que ce texte offre encore pas mal à dire, il serait inopportun d'y revenir pour en tirer quelque leçon de style ou de vocabulaire. Mais une visite d'usine, mieux encore d'atelier, portera tout son fruit après cela, surtout si le contremaître ou le patron qui la conduit fait lui aussi partie de cette élite du monde manuel. Et peut-être alors, si l'humeur y est propice, viendra l'heure de proposer la rédaction que le maître espère : Un métier d'homme.

P. S. — *Une suggestion* : lire après cela « Le fondeur de Grand-Camp », de La Varenne. Au seuil de la vie active, p. 78.

de ce genre qui rend si termes les descriptions de nos élèves. Ils énumèrent des actions, trop d'actions, incapables qu'ils sont d'opérer un choix, et ignorent le moyen d'animer ce squelette de verbes par la chair colorée et vivante des détails descriptifs. Pour leur faire bien sentir la valeur de ces détails, relisons le texte en omettant tous les passages relevés plus haut : l'essentiel y est, bien sûr, mais combien plat.

Troisième leçon : exercice d'imitation

L'étude telle que présentée ici, y compris les lectures silencieuses, le jeu mimé, les lectures expressives, prend bien deux heures. Au début de la troisième heure, il sera bon d'opérer un rapide contrôle écrit en posant par exemple les deux questions suivantes :

1. Livre fermé, essayez de refaire le plan du texte, en disant pourquoi l'intérêt va croissant de paragraphe en paragraphe.
2. Notez de mémoire le plus possible de détails descriptifs.

Ceci pour insister, une fois encore, sur les deux éléments qui nous semblent essentiels pour la réussite d'une scène en composition. Puis vient le moment de passer à l'action en proposant aux élèves d'imiter l'auteur en essayant comme lui a) d'agencer sa scène sur un plan analogique, b) de garnir son travail de détails descriptifs.

Titres proposés : à choix

Apprentis skieurs — Apprentis patineurs — Apprentis nageurs — Apprentis plongeurs (l'expérience a montré qu'ils rendaient fort bien, surtout les deux derniers).

Et voilà la voie ouverte pour une jolie série d'essais libres dont la variété est inépuisable. Deux conseils encore : 1. Faire souligner par l'élève, dans chaque travail, avant qu'il le remette au maître, les détails descriptifs de son cru. 2. Lors de chaque reddition de travaux, lire quelques rédactions typiques et faire apprécier par la classe si l'intérêt va croissant ou non.

Mon cheval

(page 286)

Celui qui n'a point passé son enfance dans une ferme ne sait pas quelle douceur ont certaines bêtes pour les petits. Je vous assure que j'étais un ami pour Pierrot. Jamais, quand j'étais près de lui, il n'a eu un mouvement qui pût être dangereux pour moi.

Il ne fallut pas longtemps pour que j'ose, dans la main largement ouverte, afin d'éviter les dents, lui faire happer de ses grosses lèvres une poignée de froment. A mon approche, il tournait la tête et hennissait : c'était son bonjour.

J'étais fier qu'une aussi grosse bête — dix fois grosse comme moi — fit attention au méchant bonhomme que j'étais, et m'obéît et reçût mes claquons sur les fesses et mes caresses sur les naseaux avec une joie visible.

« T'es toujours dans ses pattes, tu te feras écraser », grommelait ma tante.

Je riais, et Pierrot devait rire aussi... Comme son poil était doux ! Je sus bientôt l'atteler ; évidemment, le collier était trop lourd pour moi, mais je savais boucler la ventrière, attacher les traits, placer le mors. Un jour — il y avait deux mois que j'étais là — mon oncle, que j'accompagnais au pré et à côté de qui j'étais assis en avant de la grande charrette, me dit tout à coup :

— Tiens ! prends les guides.

Je sentis un coup dans la poitrine et j'obéis.

« Ne tire pas dessus ; soutiens-les seulement. »

Il me donna une leçon. Pierrot était, d'ailleurs, si obéissant qu'il suffisait de tirer légèrement les rênes à droite ou à gauche pour le faire obliquer dans un chemin de traverse.

« Il n'a pas la bouche dure. Pour le faire arrêter, il n'y a même pas à s'occuper des guides ; faire « Hô ! » et ça suffit. »

C'était merveilleux ! Aucune machine n'était plus souple, plus facile à diriger que ce grand corps vivant.

Gabriel Maurière.

Peau de Pêche. Gedalge, édit.

Un fort joli texte, et qui se prête si bien à des exercices de rédaction que c'est principalement à ce point de vue que nous l'étudierons. Remarquons cependant qu'il peut aussi donner lieu à une dictée préparée dans laquelle seraient particulièrement exercés les points suivants : l'imparfait du subjonctif (pût - fût - obéît, etc.) et les signes de ponctuation (guillemets, tirets, points d'exclamation et d'interrogation).

MARCHE A SUIVRE

1. **Lecture à haute voix**, éventuellement préparée par une première lecture silencieuse.

2. **Bref compte rendu**, guidé par quelques questions générales : De qui est-il question dans ce texte ? Qui raconte cette histoire ? Quel âge avait l'auteur à ce moment ? Avait-il l'habitude des bêtes ? Pourquoi aimait-il tant ce cheval ? Comment réagissait le cheval à l'approche de l'enfant ? etc.

3. Explication des mots

hennissait : verbe exprimant le cri du cheval. C'est une onomatopée, comme d'ailleurs la plupart des mots exprimant des cris d'animaux. Faire indiquer des exemples. Qui découvrira une autre onomatopée dans le texte ? — **Grommelait**. Expliquer ce verbe, puis faire trouver ses synonymes qui sont tous aussi, plus ou moins, des onomatopées : bougonner, marmonner, marmotter, grogner, maugréer, ronchonner.

Je sus bientôt l'atteler : d'après ce qui suit, atteler semble impropre ici. Quel verbe conviendrait mieux ? — Harnacher.

métal, c'est-à-dire avant la fonte, la coulée proprement dite... Réponse probable : « Des moules. » — Oui, mais ces moules, il faut les faire, comment, et en quoi ? Rouvrez vos livres, lisons la suite (jusqu'à la fin du paragraphe).

Expliquons. Quelle différence faites-vous entre une intelligence pratique et une intelligence théorique ? — Vous rappelez-vous le problème où il s'agissait de calculer le nombre de planelles qu'il fallait pour carrelé une cuisine ? — Jacques avait donné 886,375, Louis 887, et Fred 900, « à cause de la casse probable ». Lequel avait l'intelligence pratique ?

Alors, dans le cas du sable... ? Est-ce le chimiste qui a indiqué la proportion de croûtin à mélanger à l'argile ? Qui donc alors ?

Bon. Allons plus loin. — « Donc vous voyez... » — Halte ! C'est à nous que l'auteur parle, alors tâchons de voir, et pendant que Jean-Louis (le meilleur lecteur) nous lira la suite, chacun va brancher son écran personnel de télé pour suivre ce qui se passe dans l'atelier.

Lecture (jusqu'à... fidélité). Ne rouvrez pas encore les livres. Dites-moi plutôt ce que vous avez vu. Presser les mémoires : fond de l'atelier, couleur, consistance, odeur ? ... Des hommes, vêtements, visages, mains ? ... Des sortes d'étables ? Expliquez-moi ça mieux ... Des outils ? Lesquels, forme, matière, nom, usage précis ? ... Des modèles, couleur, matière, usage ?

Qui se souvient de la dernière phrase : Tout est dans... ? Ah ! voilà les deux mots qu'on attendait : **adresse** et **fidélité**. Pourquoi adresse ? ... et pourquoi fidélité ? — Que se passe-t-il si le mouleur est un maladroit ? — Et s'il n'est pas fidèle au modèle ? — Un maladroit double d'un négligent, est-ce un homme ou un fourtriquet ? — Comprenez-vous maintenant pourquoi Landry disait au début : Un beau métier. Un métier d'homme ? Il y a homme et homme : ce n'est pas parce que vous aurez bientôt barbe au menton et voix de contrebas que vous serez forcément des hommes. Mais j'espère que vous trouverez chacun un métier qui vous permettra d'être un homme, pas un fourtriquet, ni un robot.

Bon, relisons toute cette première partie, maintenant ; une lecture d'homme, pas de fourtriquet !...

Deuxième leçon

* * *

La dernière fois, nous avions vu préparer les moules. Qu'allons-nous voir aujourd'hui, pensez-vous ?...

Le maître commence à lire : « Venez regarder, m'a dit l'ingénieur. » ... Eh bien ! regardons.

Lecture, phrase par phrase, avec explications nécessaires au fur et à mesure.

— **Haut fourneau, fonte, charbon** : explication technique de la fusion.

— **Pont roulant** : à quoi sert-il ?

— **Gaz : d'où proviennent-ils ?** Nécessité de laisser des ouvertures au moule pour qu'ils puissent s'échapper, sinon ?

— **Bouillon de glaïse** : pourquoi pas de bois ? de fer ? de verre ? — Comment appelle-t-on une matière qui a la propriété de résister au feu ? — Réfractaire. Qui en connaît d'autres ? — Amiante.

collier : ne pas confondre avec le harnais, dont le collier n'est qu'une partie. Faire voir le collier sur la photographie, ainsi que **la ventrière, les traits**.

mors : à quoi sert-il ? où se place-t-il exactement dans la bouche du cheval ? Sens de l'expression : prendre le mors aux dents ?

guides : c'est bien ici le terme qui convient : un cheval de selle a des rênes, un cheval de voiture a des guides, note Litré. L'auteur semble d'ailleurs négliger cette distinction puisqu'il emploie **rênes** un peu plus loin.

4. Explication des idées, évocation

Le texte étant très court, point n'est besoin d'une nouvelle lecture. Le maître commente simplement :

quelle douceur ont certaines bêtes... Lesquelles encore par exemple ? — Chien, chat, qu'un enfant peut prendre comme jouet sans être griffé, vache, veau.

... pour les petits. Comme si les bêtes avaient l'intuition de l'innocence enfantine. Comme si les bêtes étaient restées elles-mêmes à ce stade de développement mental, naïf et fantasque, qui est propre à l'enfant.

main ouverte - grosses lèvres : évoquer ce qu'a de gracieux ce joli détail, la menotte de l'enfant effleurée par les grosses lèvres de l'animal.

largement ouverte : pourquoi ? — Précaution pour ne pas être pincée involontairement par les dents du cheval.

son bonjour : chaque bête salue à sa manière. Comment le chien salue-t-il son ami (différemment selon les races) ? Et le chat ? Et les vaches, au petit matin, quand elles entendent arriver le vacher ? Et les canaris ? Le perroquet ? etc.

avec une joie visible : à quoi se remarquait cette joie ? — Œil doucement tourné vers l'arrière, frisson de plaisir à fleur de peau, grattement du sabot, col tendu, frémissement de la queue, quoi encore ?

A quoi reconnaît-on la joie d'un chien, d'un chat, d'un veau ?

Pierrot devait rire aussi : l'enfant ne le voit pas rire, puisqu'il le suppose seulement. Les animaux rient-ils ? — Peut-être, mais on n'en remarque aucun signe. Le rire est le propre de l'homme, a dit Rabelais. Qu'en pensez-vous ?

Je sentis un coup dans la poitrine : pourquoi ? — Emotion faite à la fois de fierté et de crainte de ne savoir se tirer d'affaire. Avez-vous déjà éprouvé un sentiment mélangé de ce genre ?

Dernier alinéa : comme il conclut bien ! Merveilleux est un cri du cœur qui résume toutes les sensations diverses qui animent l'enfant. Celui-ci éprouve la joie qui est celle de tout garçon qui dirige pour la première fois une machine, moteur de mecano, train électrique, tracteur, joie faite de la révélation subite de sa puissance. Mais ici, le dernier mot du texte l'indique, s'y ajoute l'affection qui se porte à la bête.

Un gosse installé pour la première fois sur le tracteur paternel dira : C'est formid ! (ou sensas ! ou phéno !). Dans merveilleux, il y a bien plus que du plaisir ou de la fierté satisfaite.

taille au-dessus, qu'on me montre négligemment, c'est la tonne. Une tonne de métal fondu, qui se promènerait comme un pot de café au lait. Il y a une grandeur dans ces métiers que nous ignorons ; il y a là une forme de beauté qui s'ignore, une forme de dignité qui, j'en suis sûr, met des années et des années à se réaliser à celui-là même qui exerce ces métiers-là. Fondeur ? Mais c'est un titre. Un jeune homme devrait pouvoir être fier de dire : « J'apprends fondeur ». Le travail n'a jamais sali personne, et certains métiers tendraient à prouver une sorte d'élite de la main.

C.-F. Landry.

Point n'est besoin de croire qu'une lecture fouillée doit obligatoirement tendre à un but didactique. Avec nos grands élèves, souvent saturés de leçons et de conseils, sachons parfois sortir résolument du chemin battu pour jouir ensemble, tout simplement, du plaisir d'un texte vivant. L'intérêt soulevé, pour n'être point scolaire, n'en sera que plus profond.

Première leçon

Le texte que nous allons lire aujourd'hui va nous conduire dans une fonderie. Qui en a déjà visité une ? — Qu'y fabrique-t-on ? — En quoi consiste exactement le travail du fondeur ? — Est-ce un métier propre ou sale ? — Un métier de force ou d'adresse ? — Un métier facile ou difficile ? — Un métier que vous aimeriez apprendre ? — Pourquoi ?

Un auteur de chez nous, M. C.-F. Landry, en a visité une et nous raconte ses impressions. Certains d'entre vous ont fait la moue quand je leur ai demandé s'ils aimeraient apprendre ce métier. Ecoutez donc C.-F. Landry.

Les livres encore fermés, le maître lit : « Ah ! le beau métier. Un métier d'homme. Pas une activité de fourbriquet. » — Sourires, hausses d'épaules... — C'est l'opinion de M. Landry, nous verrons s'il la justifie par la suite. Mais ceux d'entre vous qui ont déjà visité un atelier de fonderie sont-ils d'accord ? ... De quel métier pourriez-vous dire vous-mêmes : Ah ! le beau métier ? — Banquier ? — Architecte ? — Guide de montagne ? — Pilote de ligne ?...

Un métier d'homme, dit-il aussi. Qu'entend-il par là ? Bien sûr que ce n'est pas un métier de femme ou de gosse. Mais la plupart des métiers sont aussi des métiers d'homme, pourquoi celui-là plus qu'un autre ? — Pas une activité de fourbriquet... Un fourbriquet, dit le dictionnaire, est un individu de petite taille, de peu d'importance, un « miquelet », diriez-vous, ou quoi encore ? Donc un métier qui n'est pas à la portée du premier venu. Un beau métier, mais un métier difficile.

Voyons donc pourquoi. Ouvrez le livre à la page 303 et lisons la suite.

.....

Ah ! il en convient, c'est un métier sale, pas très sain peut-être. Alors, pourquoi un beau métier ? Allons plus loin.

Lire l'alinéa suivant. ... Fermez vos livres et répétez-moi : De quoi s'agit-il ? — a) ... b) ...

Laissez vos livres fermés. Je vous lis la phrase suivante : « Que pensez-vous qu'on trouve, dans une fonderie, avant le métal ? » Avant le

5. **Deuxième lecture**, avec toute l'expression possible.

6. Plan.

I. **Premier alinéa : Introduction.** Brève, mais contenant les renseignements suffisants à situer le récit : enfance — ferme. Suit une remarque générale : amitié de certaines bêtes (indéfini) pour les petits (en général), et enfin l'affirmation précise : **J'** étais un ami pour **Pierrot**. Une dernière phrase développe cette affirmation tout en annonçant les exemples concrets qui vont suivre.

II. jusqu'à placer le mors : **Quelques détails qui prouvent l'amitié du cheval et de l'enfant.**

- a) je lui offre du froment ;
- b) son salut ;
- c) mes caresses, sa joie ;
- d) nos sourires complices quand gronde ma tante ;
- e) le plaisir que j'éprouve à l'attelier (transition).

III. jusqu'à ça suffit : **Un exemple plus développé, ma première expérience de conducteur.**

- a) la proposition de mon oncle et ma réaction ;
- b) la leçon de conduite et la docilité de Pierrot.

IV. Une très brève **conclusion**, qui, comme il est dit plus haut, résume tous les sentiments apparus dans le texte.

7. Application à la composition.

I. **Portrait d'un animal** : mon chien, mon chat, etc.

Exercice d'imitation facile, à condition bien entendu que l'enfant éprouve réellement un sentiment marqué pour un animal. Ce sentiment peut fort bien d'ailleurs être négatif, le travail n'en sera que plus piquant.

La rédaction sera construite sur le modèle du texte :

- a) introduction situant le cadre, présentant les personnages et contenant, chose importante, l'affirmation dominante (j'étais un ami pour Pierrot) ;
- b) quelques détails concrets ;
- c) un souvenir plus développé ;
- d) courte conclusion.

II. **Récit personnel**, inspiré par la troisième partie du texte : **J'ai conduit pour la première fois** (le tracteur, la voiture de papa, le vélo-moteur du grand frère) ;

- a) circonstances dans lesquelles cela s'est passé ;
- b) les témoins, leurs conseils ;
- c) mes essais, réactions de la machine ;
- d) conclusion : joie ou ... ?

III. **Exercice de transposition**, déjà plus difficile, parce qu'exigeant de l'imagination et un certain sens de l'humour : supposons que ce soit le cheval qui fasse part de son affection pour l'enfant. Faites-le parler.

Chez les fondeurs

(page 303)

La fonderie.

Ah ! le beau métier ! Un métier d'homme. Pas une activité de fou-triquet. Un métier où, j'en conviens, on se salit, un métier où l'on ne respire pas un air des cimes, un métier qui fait penser aux halles de triages dans une mine de houille...

De quoi s'agit-il ? De donner forme à du métal, toutes sortes de formes, en fonte, c'est-à-dire en métal coulé. Pour cela, il fallait deux choses : savoir fondre le métal, et c'est le haut fourneau qui le rend liquide ; et, secondement, il fallait savoir dans quoi couler cette fonte magnifique et inquiétante.

Que pensez-vous qu'on trouve, dans une fonderie, encore avant le métal ? Le sable. Tous les sables. O intelligence pratique de l'homme. Intelligence non pas théorique mais issue de l'expérience ! C'est l'expérience qui a fait qu'on ait voulu plusieurs sables, qu'on les ait mêlés à du graphite, à des argiles, et même à des crochets, selon qu'on devait obtenir un résultat final qui fût ceci ou cela.

Donc vous voyez, sur un fond d'atelier en terre battue recouverte de sable usé, usagé, neutre, des hommes qui travaillent. Ici et là, des sortes d'étables. Vus de près, ce sont des bassins contenant du sable, et sur quoi une planche ou deux soutiennent le moule auquel travaille l'ouvrier. Les outils ? Quelques spatules intelligemment tranchantes, intelligemment courbes, deux ou trois autres outils à faire des angles d'équerre, ou à damer le fond d'un trou. Ces quelques outils, s'ils sont en de bonnes mains, permettront d'exécuter tout ce qui se présente, et permettront toutes les réussites.

L'homme travaille d'après un modèle en bois verni. Il doit donc le restituer fidèlement en creux, de façon qu'ensuite la fonte soit semblable au modèle en bois. Tout est dans l'adresse et la fidélité.

La coulée.

— Venez regarder, m'a dit l'ingénieur.

Et, juché sur une caisse, j'ai collé mon œil à un voyant de verre qui m'a permis de voir, dans le haut fourneau, les larmes de fonte en fusion couler sur le charbon ardent.

Et puis, dans cette halle où le pont roulant fait son bruit de tonnerre, là-haut sur ses rails, dans cette halle où des moules ayant déjà reçu leur coulée de fonte laissaient brûler des gaz par les joints, dans cette buée qui prend à la gorge, j'ai vu l'homme qui ouvre le goulet du haut fourneau et qui le rebouchera ensuite avec un bouchon de glaise tout préparé au bout d'une longue perche. J'ai vu le métal éblouissant couler dans sa rigole, et emplir les poches de fondeur, prêtes comme à la fontaine, et que les hommes, posément, prudemment aussi, présentaient. Alors, vous voyez deux hommes, ou trois, l'un appuyant l'épaule de l'autre, s'en aller, portant un véritable couder de soleil dans une poche à longs manches. Ils marchent paisiblement. La petite poche pèse cent kilos, presque. La

*Histoire pour les petits***LE VIEUX RENARD ET LE PETIT LIÈVRE**

Grisou est un petit lièvre. Futé est un vieux renard. Grisou a une fourrure très douce, une queue courte, de longues oreilles qui entendent très bien et des yeux dans lesquels on voit qu'il est très gentil.

Futé a une fourrure très chaude, une longue queue traînante, des oreilles pointues qui entendent très bien et des yeux dans lesquels on voit qu'il est très malin.

Grisou a creusé un creux pas profond au bord du champ de trèfle. C'est sa maison.

Futé a creusé un long trou comme un tunnel sous la terre au bord de la forêt. C'est sa maison.

Un matin, très tôt, Grisou s'en va pour déjeuner. Il broute un peu de trèfle. Oh ! qu'il est bon. Quand il a bien mangé, il s'en va promener.

Hop ! Hop ! Grisou bondit dans l'herbe, il fait frais ; que c'est beau de sauter et que l'herbe sent bon.

Hop ! Hop ! Grisou s'en va très loin, du côté de la forêt.

Tout à coup, oh !... il s'arrête. Il y a deux yeux qui le regardent, des yeux très malins... qui le regardent comme ça.

Grisou a peur de ces yeux. Il fait demi-tour et se sauve, hop ! hop ! très vite, très vite. Il ne se retourne pas. Heureusement, hop ! hop ! très vite, très vite. Grisou se sauve, son cœur bat fort, il n'entend pas... Heureusement. Il a déjà assez peur comme ça.

Qui court derrière Grisou ?

C'est Futé, le vieux renard. Il a faim, il n'a pas encore déjeuné.

— Courons ! courons ! c'est un bon petit lièvre.

— Hop ! hop ! Grisou se dépêche.

— Courons ! courons ! Futé se dépêche.

Tout à coup, le renard s'arrête. Il ne voit plus le petit lièvre. L'herbe est trop haute. Elle cache Grisou. Hop ! hop ! encore plus vite. Grisou arrive au champ de trèfle. Hop ! hop !... ça y est. Voilà sa maison.

Il se fait tout petit (comme ça) et se tient très tranquille. Il ne voit plus rien que les jolies feuilles du trèfle.

Futé regarde tout autour de lui. Plus de petit lièvre. Il faut le chercher. Futé a faim. Il n'a pas déjeuné. Futé va droit devant lui. Point de lièvre. Il va du côté de la montagne. Point de lièvre. Il va du côté du moulin. Point de lièvre.

Alors Futé revient très triste, sa figure est triste, ses oreilles sont tristes et sa queue traîne par terre.

— C'est bon, un petit lièvre. J'ai faim.

Futé s'en va du côté de la rivière. Il marche tête basse.

— Eh ! bonjour, seigneur Futé !

Futé lève la tête. C'est Jacasse, la pie, qui a son nid dans le grand noyer.

— Bonjour.

— Oh ! la la ! Tu n'as pas l'air content, seigneur Futé. Ta voix grogne.

Futé tousse pour éclaircir sa voix. Il n'a pas envie que Mme Jacasse sache son histoire. Bientôt, tout le monde la saurait et se moquerait de lui.

— Mais oui, Madame la pie, je suis très content. Je viens de bien déjeuner.

— Ah !... qu'as-tu mangé, seigneur Futé, pour ton déjeuner ?

— Devine, Madame Jacasse.

— Une poule du moulin ?

— Mieux que ça !

— Un canard de l'étang ?

— Mieux que ça !

— Un oiseau de la forêt ?

— Mieux que ça !

— Oh ! seigneur Futé, dis-moi ton secret ! Qu'as-tu mangé ?

— Quelqu'un qui a une fourrure douce, une queue courte, de longues oreilles qui entendent bien...

— Oh ! je sais ! c'est le petit lièvre ! Justement, je l'ai vu ce matin. Il allait se promener. Oui... oui... c'est le petit lièvre qui a sa maison au bord du champ de trèfle, pas loin de la haie derrière les trois peupliers. Oh ! oui, je sais...

Futé n'écoute plus.

— Adieu Jacasse !

Futé court. Il sait où aller. Le champ de trèfle, pas loin de la haie derrière les trois peupliers... il le connaît bien.

Futé court. Sa figure est contente, sa queue ne traîne plus par terre.

— Courons ! courons !

Par-dessus les fossés, à travers les haies, dans l'herbe haute, à travers les champs de pommes de terre. Futé court. Voilà les trois peupliers !

— Courons.

Voilà la haie.

— Courons.

Voilà le champ de trèfle.

Futé ne court plus. Il marche comme ça, sur la pointe des pattes, en faisant bien attention à ne pas faire de bruit.

Doucement, doucement... encore un pas ! doucement ! Ah ! une touffe de poils gris. Ah ! ah ! deux yeux et deux oreilles. Ah ! ah ! te voilà, petit lièvre...

— C'est bon, un petit lièvre, j'ai...

Pâh ! pâh ! pâh !

Futé sursaute.

Grisou s'aplatit contre terre.

Pâh ! pâh !

Ouh ! ouh ! ouh !

Grisou a peur. Il reconnaît les chasseurs.

Futé a peur. Il reconnaît les chiens.

— Cache-toi, dit Grisou.

Futé se couche.

Pâh !... pâh !... Pâh !... pâh !...

Ils se tiennent très tranquilles tous les deux. Ouh ! ouh !

Grisou baisse bien ses deux longues oreilles.

Futé se fait très petit, aussi petit qu'il peut. Il aplatit son museau contre terre.

— Ne bouge pas, dit Futé.

— Ne parle pas, dit Grisou.

Pâh ! pâh ! ouh ! ou - ouh !

Ah ! Futé et Grisou soupirent... les coups de fusil se sont éloignés, les chiens aussi.

Futé et Grisou ne bougent pas. Ils attendent un très grand moment, sans rien dire, sans même bouger une patte.

Pâh ! pâh ! ouh !

— Oh ! ils sont très loin, maintenant, dit Futé.

Il n'a plus peur, il se lève.

Grisou a très peur. Son corps tremble. Futé regarde Grisou. Il voit ses yeux très gentils. Futé regarde Grisou. Il le trouve très gentil.

Il lève le museau, puis se tourne. Il n'a plus envie de manger ce petit lièvre qui a été son ami pendant qu'il avait peur.

Futé s'en va. A petits pas, puis au pas de course... du côté de la forêt.

Grisou reste tranquille encore un moment... puis prudemment, il bouge une oreille, l'autre oreille, une patte, encore une, le corps, encore une patte, et la dernière. Il écoute, il dresse ses oreilles tant qu'il peut. Il entend le vent d'été qui chante dans les peupliers.

Alors, il recommence à brouter le trèfle. Oh ! qu'il est bon.

DE LA LEÇON DE CHOSE A LA COMPOSITION

VIII. LE PIC

1. LEÇON DE CHOSES

Le pic (monographie)

1. Notre pays possède plusieurs espèces de pics.

Le pic noir, **le plus grand de tous** vit solitaire dans les grandes sapinières de la montagne. Comme son nom l'indique, son plumage est sombre, mais sa **tête** est ornée d'une **calotte rouge cramoisi**.

Le pic vert, dont une partie des ailes et le dos sont **verts**, est plus petit ; il habite les bosquets, les vergers et les champs de la plaine.

Le pic bigarré, ou pic épeiche, doit son nom à sa coloration variée ; la tête, le dos, les ailes et la queue sont d'un noir brillant, mais rayés de bandes blanches ; le dessous du corps est gris-roux ou jaunâtre ; chez le mâle, la nuque et le dessous de la queue sont rouge cramoisi.

2. **Le pic passe sa vie sur le tronc des arbres**, contre lesquels on le voit monter sans relâche, cherchant les **insectes** cachés dans les **crevasses** de l'écorce. Il se sert pour cela de son bec **droit, fort et pointu** : il l'enfonce dans l'écorce d'un coup de tête vigoureux et réussit ainsi à percer des trous très profonds. **Son meilleur outil** de chasse est sa **langue cornée**, qu'il peut projeter à plusieurs centimètres hors de son bec. Pointue et barbelée, elle peut pénétrer dans les fentes les plus étroites de l'écorce et du bois et atteindre les insectes qui s'y trouvent.

Le pic est un **grimpeur** ; ses pattes, **courtes et fortes**, ont de longs doigts, opposés deux à deux et munis d'ongles très grands, pointus et arqués, qui lui permettent de se cramponner aux troncs des arbres. Pendant qu'il frappe du bec, sa queue lui sert de **point d'appui**. Elle est longue, formée d'une dizaine de fortes plumes à barbes dures, terminées en pointe ; elle se plante dans les fissures de l'écorce pour soutenir l'oiseau pendant son travail.

Le pic ne perche pas, il dort cramponné à l'écorce d'un tronc ou contre les parois de son nid. Ses **ailes** sont **petites** par rapport à son corps, aussi ne vole-t-il pas longtemps ; il ne marche guère non plus sur le sol.

3. Les pics creusent leur nid à coups de bec dans les **troncs** des vieux arbres et le tapissent de **poussière de bois** et de petits copeaux. C'est là qu'ils pondent, au printemps, de **5 à 8 œufs blancs** que le mâle et la femelle couvent à tour de rôle. Les jeunes grimpent de très bonne heure ; les parents les gardent quelque temps avec eux, puis ils les chassent dans une autre partie de la forêt.

Les pics **détruisent** une quantité considérable d'**insectes nuisibles** ; ce sont des auxiliaires précieux pour le forestier ; il faut donc les protéger. Pendant l'hiver, ils creusent fréquemment des **trous** dans les **fourmillières** où ils trouvent de quoi satisfaire leur faim.

.....

Le pic-vert, joyeux vivant, avec sa calotte d'enfant de cœur et son habit d'académicien, dont la gaieté fraîche comme une cerise, se traduit à grands éclats avec un air gamin de se moquer du monde...

Jean Nesmy

Le pivert, avec un bruit régulier comme le tic tac d'une pendule, ausculte et frappe du bec l'écorce des

ormes, pour en faire sortir les insectes dont il se nourrit.

Théophile Gautier

La courbe que trace en l'air
La navette du pivert
D'arbre en arbre semble tendre
Des guirlandes d'azur tendre.

Francis Jammes

Film muet : Les pics. 86 NE 292 — 124 m. Dépt. d'Instr. publ., Château de Neuchâtel.

2. LECTURE

Le pic

Le pic craint l'homme et il a raison. Il épie et regarde sans cesse autour de lui. Le surprend-on dans son travail, aussitôt il passe, sans avoir l'air de rien de l'autre côté de l'arbre et profite pour fuir du moment où il est masqué. Va-t-il se désaltérer à la source voisine, il use de mille précautions, descendant d'arbre en arbre, de branche en branche, et ne se risquant au bord de l'eau qu'après s'être assuré qu'il n'y a d'embûches nulle part. Tant de prudence et des calculs si ingénieux prouvent au moins que ce n'est pas l'intelligence qui fait défaut à ce prolétaire¹ des bois.

La figure ne lui manque pas davantage. Plus d'un pourrait envier au pic vert l'éclat de son manteau, ainsi que la toque d'un vif incarnat qui lui sert de coiffure et se redresse en huppe parfois. Le pic noir, avec sa toque plus riche encore et son œil presque blanc, est un oiseau superbe autant que farouche. Quant aux pics bigarrés, aux épeiches, c'est l'extrémité postérieure du corps qu'ils ont trempée dans l'encre rouge ; mais leur toilette, pour être un peu bizarre, n'en est guère moins brillante.

Le pic mène une existence cachée, la même à peu près pour toutes les espèces. Il vole assez vite ; mais il ne se sert de son aile que pour passer, par bonds, d'un arbre à l'autre. S'il descend à terre, c'est pour aller boire ou pour faire la chasse aux fourmis. Il connaît les sentiers où elles cheminent à la file, et il y allonge sa langue gluante. Quand elle est garnie, il la retire. D'autres fois, il va droit à la fourmilière ; il y donne quelques coups de bec ou de patte, puis il pique les larves ou promène sa langue au milieu de la multitude effarée. Les fourmis, cependant, ne lui fournissent qu'un supplément à ses repas, un dessert. C'est sur les vers du bois qu'il fonde l'espoir de sa cuisine. Il passe la plus grande partie de son temps à leur faire une chasse laborieuse, où l'art et la patience sont tout, l'agilité rien. Il grimpe en spirale autour des troncs, interroge l'écorce du bec et travaille partout où elle sonne creux. Au printemps s'ajoute à ses occupations ordinaires celle du trou à façonner pour le nid, un grand trou qui mesure jusqu'à trois et quatre décimètres de profondeur. Le mâle y partage avec la femelle les labeurs de la couvée ; quand il ne la remplace pas, il la nourrit, et l'un et l'autre donnent à leurs petits les témoignages de la plus vive tendresse. La mère se laisse prendre avec eux plutôt que de les abandonner. Il a donc des entrailles et du dévouement, cet oiseau

¹ Personne qui n'a pour vivre que le produit de son travail.

qu'on dit privé des grâces de la sensibilité. Il n'est point d'ailleurs aussi triste qu'on veut bien le prétendre ; il est plus craintif que morose ; il a ses cris d'appel et de joie, gais et retentissants et, s'il n'est pas chanteur, il est cependant musicien. A force de frapper les troncs creux, il leur imprime une vibration sonore ; il s'y plaît, il s'y anime ; elle devient de plus en plus intense, et l'on dirait un orgue dans la forêt.

Malheureusement, son industrie elle-même l'expose à des dangers. Les copeaux répandus à terre trahissent son nid et font capturer la nichée. Pauvre pic, c'est en cela que la nature lui a été ingrate. Pour le reste, elle lui a fait un lot dont il serait, sans doute, le dernier à se plaindre. S'il ignore les voluptés réservées aux maîtres du vol et du chant, il a, en revanche, la joie saine de l'ouvrier qui gagne son pain à la sueur de son front, qui s'égaye au retentissement du marteau, et qui accompagne d'une cantilène sonore le travail de son outil.

Eugène Rambert
Chants d'Oiseaux
Delachaux et Niestlé, édit.

3. EXERCICE

1. Résumez chaque paragraphe en quelques phrases.
2. Faites le portrait des pics dont il est question ici.
3. Comment prend-il les fourmis ?
4. De quelle façon peut-on dire que le pic est musicien ?
5. Comment le pic dévoile-t-il son nid à ses ennemis ?
6. Relevez les images contenues dans le texte.
7. Quels sont les homonymes de pic ? Faites une phrase-définition avec chacun d'eux.

4. DICTÉES

1. — Le pic

Le pic, assujéti à une tâche pénible, ne peut trouver sa nourriture qu'en perçant les écorces et la fibre dure des arbres qui la recèlent ; occupé sans relâche à ce travail de nécessité, il ne connaît ni délassement ni repos ; souvent même il dort et passe la nuit dans l'attitude contrainte de la besogne du jour ; il ne partage pas les doux ébats des autres habitants de l'air ; il n'entre point dans leurs concerts, et n'a que des cris sauvages, dont l'accent plaintif, en troublant le silence des bois, semble exprimer les efforts et la peine.

Ses mouvements sont brusques ; il a l'air inquiet, les traits et la physionomie rudes, le naturel sauvage et farouche ; il fuit toute société, même celle de son semblable.

Buffon
Histoire naturelle

2. — La mort du pivert

L'épervier depuis un moment le suit, de là-bas, du haut d'un chêne feuillu. Il s'abat, il se laisse aller sur lui, l'écrase de son poids, le foule, l'immobilise de ses serres et de l'aile, et d'un bec implacable le frappe, le frappe à coups redoublés sur le front. Cela sonne comme l'arbre où le pivert lui-même travaille.

L'oiseau lié cherche bien à se dégager, à se retourner, à user aussi de ses armes, au moins à dérober sa tête : en vain ! Alors il pousse des cris. Ah ! non plus cette sorte de ricanement éclatant qu'il jette en gagnant les bois, des cris furibonds d'abord, puis stridents, puis déchirants, coupés de spasmes : des appels désespérés à l'aide.

Qui les entend alors quelque part, dans une sente, une clairière, un hallier, sait qu'un pivert expire.
(152 mots)

Joseph de Pesquidoux
Chez nous
Plon, édit.

3. — Le vol du pivert

De patients ornithologistes ont compté dans l'estomac de cet oiseau jusqu'à cinq cents insectes, larves et fourmis ; cela vous donne la mesure de son appétit et de son travail. Tuer un pic, c'est, par jour, laisser vivre et se propager au moins cinq cents insectes nuisibles à nos cultures.

Le vol du pic est très différent de celui des oiseaux planeurs. Il procède par coups d'ailes énergiques, mais espacés, et il est propulsé en avant dans une série de paraboles correspondant à chaque coup d'ailes. Le coup d'ailes donné, il serre celles-ci contre son corps et ressemble alors à un projectile décrivant sa trajectoire.

J'ai calculé qu'il fait environ cinquante mètres par coup d'ailes, quand il veut parcourir un assez long espace découvert.

Le pic est donc muni d'un puissant appareil de propulsion, plutôt que d'un appareil à planer, comme les rapaces, par exemple.
(160 mots)

Bourget
Beaux dimanches

5. RÉCITATION Dictée No 2.

6. DESSIN

En vous inspirant des tableaux de P. Robert (planches 46, 47, 48, 49), dessinez quelques pics.

7. COMPOSITION

Racontez la vie du pivert.

SEPTEMBRE (fragment)

*Septembre. Le couchant rougit les hauts feuillages.
Rien n'est plus doux au cœur déçu de tout espoir
Que le jardin natal après les longs voyages.*

*On y rentre, poudreux encore, par un beau soir
Où chaque arbre, mouillé d'une récente pluie,
Se balance et dans l'air nourrit un encensoir.*

*On gagne les berceaux que le vent tiède essuie ;
On frissonne en sentant la fraîcheur à son front
Des gouttes d'eau que verse une branche alanguie.*

*On soupire, on est près des pleurs, on interrompt
Sa marche pour entendre un oiseau solitaire ;
Hélas ! ô temps prochains où les chants se tairont !*

*Là, le verger, lieu plein d'une ombre verte et claire,
Témoigne par le poids qui charge ses rameaux
Que le pied du passant foule une heureuse terre.*

*Ces boutons, aux premiers soleils d'avril éclos,
L'automne aura tenu leur fragile promesse,
Et leur fruits dès demain vont combler les boisseaux.*

Charles Guérin.
Le Semeur de Cendres (Mercure de France).

Bibliographie

Lectures nouvelles. Cours élémentaire 1re année, par H. Bébart, H. Brulé et R. Delivet. Librairie Hachette, 1959. 5.50 NF.

Pour juger la valeur de ce livre, je l'ai confié à mes fillettes. Et je sais qu'elles ont pris un grand plaisir à le lire. Comment n'auraient-elles pas été séduites par le charme de ces récits enrichis de belles illustrations ! Elles y ont retrouvé leurs amis les animaux et les jouets, un monde d'humour et de tendresse où s'entrelacent la réalité et la fiction.

F. B.

Je lis. Cours moyen 2e année, par Palmero et Félix. Librairie Hachette, 1959. 5.30 NF.

On ne rend pas compte d'un manuel de lecture tel que celui que vient de publier la Librairie Hachette. On tourne les pages et l'on se laisse gagner par la poésie de ces textes toujours simples et vivants. A côté de quelques lectures classiques, les auteurs ont su tirer leurs trésors de la littérature contemporaine. Nous ne pouvons que les louer de ce souci de renouvellement.

F. B.

Choix de textes, par Jacques Dupasquier, édité par le Département de l'instruction publique de Neuchâtel.

Ce nouveau livre de lecture a été conçu pour les élèves de 14 à 15 ans des écoles secondaires neuchâtoises. Il est destiné à compléter l'anthologie de MM. Lugin et Grosclaude, « Les chefs-d'œuvre de la langue française ».

Les textes retenus évoquent la vie sous les aspects les plus propres à toucher de jeunes adolescents : merveilles de la nature, famille, voyages, hommes illustres, importance des arts, etc.

L'auteur a jugé bon d'introduire un certain nombre de textes d'écrivains du monde entier ; il a su faire en outre une modeste place aux auteurs antiques comme à ceux de notre pays. Des exercices permettront aux élèves d'apprécier les richesses de tel ou tel passage ou de préciser les intentions de l'auteur.

Elaboré en collaboration avec une commission formée de maîtres secondaires, cet ouvrage répondra certainement aux vœux du corps enseignant. Les illustrations originales de M. Marcel North ne manqueront pas de stimuler l'intérêt des élèves.

A. C.

Collègues, faites enregistrer les productions de vos élèves, les sociétés que vous dirigez, ou copier des bandes magnétiques sur

MICROSILLON

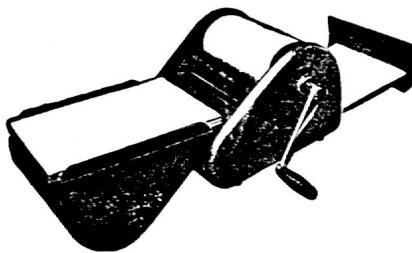
Références — Conditions intéressantes

B. ZIMMERMANN Chézard NE Tél. (038) 719 90

Une innovation dans le domaine de la reproduction :

le CITO MASTER 115

(fabrication suisse)



L'hectographe le plus vendu dans les écoles romandes.

Pour n'importe quel dessin, géographie, botanique, géométrie, musique, chant, tableaux - horaires, travaux d'exams,

de bibliothèque, programmes de soirées, communications aux parents, circulaires, etc., aucun duplicateur mieux approprié. Le CITO MASTER 115 travaille proprement, rapidement, sans encre, ni stencil. Il vous assure des copies en plusieurs couleurs par tirage. Les originaux peuvent être conservés et réutilisés. Portable, très solide, il est simple à l'emploi. CITO MASTER 115 est l'appareil scolaire idéal. Demandez la démonstration sans engagement d'un appareil neuf ou d'occasion.

Représentation générale Vaud / Valais / Genève : P. EMERY, Avenue de Lavaux 70b, Pully Tél. (021) 28 74 02

Pour Fribourg / Neuchâtel / Jura bernois : W. MONNIER, ch. des Pavés 3, Neuchâtel, tél. (038) 5 43 70

Fabriqué par Cito S.A. Bâle.

Instituteurs, Institutrices,

engagez vos élèves à participer au

GRAND CONCOURS ARTISTIQUE

(peinture, sculpture, modelage, céramique)

doté de prix, valeur totale **Fr. 1000.—**

organisé par le **Coopé-Club**

SÉANCE D'ORIENTATION

pour maîtres et élèves

mercredi 7 septembre 1960 à 17 h. 30

à la salle de la Bibliothèque enfantine,
Mon-Repos 8 bis, Lausanne.

Les inscriptions des jeunes concurrents seront prises à cette occasion ou peuvent être adressées (avec nom, prénom, âge, adresse) au bureau de la Coopé, 28, rue St-Laurent, Lausanne, jusqu'au 10 sept. 1960.

banque cantonale vaudoise

Livrets de dépôts,
catégorie A et B

Bons de caisse